



CLASSIQUES
GARNIER

BAILBÉ (Jacques), FRAGONARD (Marie-Madeleine), « Préface », *Agrippa d'Aubigné*, p. IX-XI

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5542-1.p.0010](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5542-1.p.0010)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1995. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Vous voici donc, ami lecteur, au seuil d'un ouvrage qui est en même temps le miroir d'une recherche et un souvenir. Vous avez peut-être déjà lu ces articles, au fil de leur parution ou au cours de vos recherches personnelles. Lecture amicale, ou lecture professionnelle, ils ont été des moments de votre relation avec Jacques Bailbé. Les voici regroupés, comme unifiés sous un autre regard. Les trouver réunis en accentue l'originalité propre. Les lire en une seule volée en montre la continuité à travers le temps. Chacun a l'air ponctuellement centré : l'ordre choisi par cette édition, en rapprochant ceux qui furent écrits souvent à dix ans de distance, dit la cohérence d'une recherche qui entremêle ses thèmes et les tresse obstinément.

Les deux grandes œuvres de Jacques Bailbé ne peuvent figurer dans cet ensemble, mais elles forment deux pôles par rapport auxquels situer ses articles, deux pôles présents dès le début. D'un côté une thèse, avec ce que cela comporte de choix, mais aussi d'obstination et d'exhaustivité parfois coercitive, un surplomb nécessaire. De l'autre un choix de plus de plaisir et de liberté, de confrontation ligne à ligne avec un texte. *Agrippa d'Aubigné, poète des Tragiques* paru en 1968, et l'édition des *Œuvres* de Saint-Amant, dont le premier tome sort en 1971, représentent deux manières de prendre un tout et de s'en imprégner longuement. D'un côté d'Aubigné, ses *Tragiques*, une fin de XVI^{ème} siècle à la démesure véhémence. De l'autre Saint-Amant, l'idylle héroïque du *Moyse sauvé*, un enthousiasme aussi véhément pour une foi peut-être moins sûre. A y bien penser, deux types d'aventuriers des lettres, engagés dans le siècle et donnant des coups, sachant leur mondanité autant que prêts à bousculer leur art poétique, deux formes marginales et extensives du Poème héroïque, deux formes de marge de l'écriture du sublime, deux formes d'offenses volontaires au goût classique, deux auteurs qui se rangent mal dans les catégories qu'on leur prépare et dont l'originalité déborde les conventions.

Les différents articles parcourent leurs codes inventés en marge des codes affichés par leur époque. Nous ne parlerons en tête de ce premier tome que de l'ensemble particulièrement riche consacré à Agrippa d'Aubigné. Jacques Bailbé aimait cet auteur, l'a édité plusieurs fois, l'a exploré dans tous ses styles, même si tout, chez d'Aubigné, ramène le lecteur aux *Tragiques*. Sa thèse, centrale, l'avait mené de l'Histoire aux pamphlets, de la prophétie à la richesse des métaphores ; elle s'obligeait à se modeler à la force d'un texte

protéiforme et puissant. Les études plus courtes ne sont pourtant pas sans nécessité, parce qu'elles peuvent regarder la vie de chaque motif, dans et hors du texte qui les a captés : leur passé intertextuel dans la culture antique ou proche, leur passé vécu dans les constructions imaginaires, dans les connexions avec le fantastique, leur place dans l'idéologie et l'action collective, leur futur relatif dans les transformations et réécritures que l'œuvre de d'Aubigné tisse sans cesse avec elle-même.

Tout regroupement est créateur d'un effet que chaque lecture séparée ne saurait avoir. Le regard critique que Jacques Bailbé porta sur d'Aubigné m'apparaît différent du souvenir de mes lectures successives. D'une thèse l'autre, la lecture informative n'est sans doute pas la meilleure... mais la variation est d'un autre ordre. D'une certaine manière, tout était fait pour qu'on soit dupe d'une écriture toujours lisse, claire, pédagogique, sans coquetterie, urbaine avec son lecteur, et jamais terroriste, et jamais emportée. L'art du plan et de la rhétorique mène le lecteur sans choc au long de sous-parties et de citations éclairantes : art classique. Art classique au service du baroque, pour une prédilection non classique envers les violences, les peurs, les fantasmes (ce qu'annonce le choix même du texte commenté...) et leurs métamorphoses. Peut-être même faut-il dire que l'objet privilégié est ici l'impossible domestication de ces grandes forces et leur plasticité, mais aussi la manière dont elles finissent pourtant par subir la loi de l'écriture, par s'arracher qui au subconscient, qui à l'histoire, pour constituer ce mixte, ce mode d'être, un texte. Plusieurs articles suivent un thème ou une métaphore à travers les genres différents de l'écriture de d'Aubigné : telle image commencée pour l'un aboutit en l'autre, et bien souvent, aboutissant au *Faeneste*, fait éclater dans la dérision le scandale, l'exécration, tout aussi fort que dans les plus sérieux *Tragiques*. Thomas Mann fait inventer par son Docteur Faustus une symphonie où la même ligne mélodique sert à dire l'enfer et le paradis : chez d'Aubigné, la sorcière plus ou moins parodique de la plus parodique Denise de Ronsard annonce la terrifiante révélation de la puissance démoniaque en Catherine de Médicis, double agrandi de l'Erichthée de Lucain. On attribuera le mérite de cet art du contre-emploi et du renversement à d'Aubigné, certes, mais c'est le contre-emploi, l'art de la transposition, qui fascine son critique plus que tout autre objet. Lucain et le stoïcisme, Lucain et le démoniaque, mais Lucain et la poésie d'amour. Rabelais et le burlesque, mais Rabelais et l'héritage de l'évangélisme. Stature et figure prises des philosophies antiques et des modèles de héros, mais autodérision débonnaire. Parce qu'il est plus court et n'appelle pas la synthèse, l'article peut mettre à jour le moment textuel où tout bascule, le passage aux limites qui rend la synthèse effectivement impossible. Parce qu'il s'agit de d'Aubigné, nul ne s'attend à un univers calme : l'Histoire est celle des guerres civiles, la

biographie d'un combattant, l'écriture d'un constant renouvellement des agressions. Et pourtant Jacques Bailbé y montre tout ce qu'il faut pour que jamais l'angoisse n'ait le dernier mot : la présence forte de Rabelais rappelle que la violence de Lucain, est, au même titre que le comique, une attitude, un ethos choisi pour des tâches précises et des amours textuelles qui ne s'embarrassent pas de la seule logique. Plus que la thèse cependant, les articles révèlent les tensions, parce qu'ils peuvent, entre première et dernière page, jouer du retournement des sens et des signes, rappeler que du rire aux violences, de la révolte moire à la révolte nécessaire du salut, un même dynamisme ardent est à l'œuvre. "Il n'y a pas de discontinuité entre les bouffonneries du pamphlétaire et l'invective lyrique des *Tragiques*". L'unité de l'univers, si fortement ressentie, s'instaure par le fait que jamais une forme n'est sans quelque participation à son inverse. *Concordia discors*, dira quelque pacificateur amateur des oxymores du XVI^{ème} siècle. Bien plutôt *Discordia*, fissure interne à chaque notion et à chaque être, loi du monde dans lequel seule une surestimation, une vue de la surnature, permet peut-être une conciliation lointaine.

Je ne suis pas sûre que Jacques Bailbé aurait apprécié qu'on fasse son apologie dans ce qui s'apparente à un "Tombeau littéraire", pratique qui fut chère à nos auteurs. Gardons en mémoire l'ami. Mais surtout invitons à le lire ceux pour qui ces articles ne constituent pas, comme pour nous, des relectures. Il nous montre une aventure intellectuelle mêlée, celle d'un texte lu et celle d'un critique lecteur. Hasard qui fait bien les choses, notre volume s'ouvre sur le stoïcisme et s'achève sur le burlesque, à l'image du trajet qu'effectue d'Aubigné à travers les genres littéraires et les modes de pensée de son époque. Si l'on suivait la chronologie des articles, il s'ouvrirait sur Rabelais (1959) et s'achèverait sur les mythes de la Révolte (1984) et l'image d'Henri IV (1985). Dans les deux cas, les certitudes acquises sont remises en jeu, les perspectives contraires confrontées : jeu difficile et tendu. Après 1985, d'Aubigné, supplanté par Saint-Amant, mais aussi Ronsard et du Bartas, cédait la place à des auteurs plus évidemment ordonnateurs et ordonnés.

Marie-Madeleine FRAGONARD